

## **Questions à Moustapha Safouan sur le masculin et le féminin<sup>1</sup>**

Monsieur Safouan, je voudrais d'abord vous remercier d'être ici malgré l'heure tardive à laquelle vous avez terminé votre séminaire à Paris hier soir. Je vous remercie aussi de cet ouvrage qui nous apporte cet éclairage très personnel, vivifiant, sur l'histoire du mouvement freudien et sur l'histoire de la saga lacanienne. Somme toute cette version, cette construction historique a rencontré et rencontrera encore quelques contestations — Annie Tardits vient de le faire spécialement en ce qui concerne Freud et je suppose que pour la saga lacanienne ce sera pire. Ces contestations sont toujours adressées à ceux qui veulent faire l'histoire du temps présent. Tout ce que vous dites d'ailleurs de cette histoire n'est vraiment pas très réjouissant quant aux institutions analytiques, mais cela nous permet de repérer les écueils à éviter, autant que possible, et ça nous permet aussi de voir l'importance de la formation des analystes, formation à la psychanalyse dont vous venez encore de souligner ses deux aspects, ses deux faces. Par l'une, écrivez-vous, elle est théorie, par l'autre elle est thérapie — ce qui est un sujet pour nous en Belgique tout-à-fait brûlant, mais ce n'est pas là-dessus que je pensais revenir aujourd'hui.

J'étais davantage intéressé et questionné par les pages que vous consacrez au désir masculin et féminin. Thématique à laquelle vous vous attaquez malgré le pessimisme de Freud, qui comme vous le rappelez était resté sans réponse satisfaisante à ce propos jusqu'à la fin de sa vie. On se souvient qu'il disait qu'étant donné que les hommes et les femmes ont chacune ou chacun un aspect masculin et féminin, il était impossible de définir ce que c'est que le masculin et le féminin, et il disait lui-même que ce qu'il avait avancé en termes d'activité et passivité était tout à fait insatisfaisant. Et donc vous ré-abordez la question — j'allais dire courageusement — avec Lacan, dans ces pages que vous consacrez à cette thématique, pages qui m'ont apporté un certain nombre d'éclaircissements

---

<sup>1</sup> Intervention à l'après-midi Librairie de l'EpSF le 29 mars 2014 à Bruxelles, autour du livre de Moustapha Safouan *La psychanalyse. Science, thérapie – et cause*, Vincennes, Thierry Marchaisse, 2013.

tout à fait bienvenus, mais qui ont aussi laissé sans réponse quelques questions que je voudrais envisager avec vous maintenant. Ce sont des questions très naïves, des questions de clinicien, enfin de quelqu'un qui a envie de voir, d'entendre, de percevoir le rapport entre la logique et la réalité clinique, puisque vous définissez le travail du logicien comme « motivé par des considérations tout-à-fait indépendantes du moindre regard jeté sur la réalité<sup>2</sup> ». Alors ça peut surprendre, pour moi ça me pose quelques questions, cette indépendance radicale de cette logique « psychanalytique » par rapport à la réalité.

Il me semble que le clinicien doit tout de même tenir compte de certaines observations de la réalité, sinon il me semble qu'on fait de la philosophie et qu'on retombe dans la question des essences que vous dénoncez par ailleurs, et que Lacan, je pense, veut éviter. D'ailleurs Lacan, dans son travail sur le schéma de la sexuation, fait lui-même appel, me semble-t-il, à certaines observations cliniques.

Je commence par le désir masculin. Vous affirmez avec Lacan, que du côté masculin, tous les sujets sont soumis à la fonction phallique, autrement dit à la castration. Vous ajoutez que cela implique logiquement qu'au moins un n'y soit pas soumis, ou refuse de s'y soumettre. Je suis tout à fait d'accord avec vous, lorsque vous soulignez qu'il s'agit bien là d'une nécessité logique, et non d'une nécessité que cette place se trouve incarnée par quiconque. Et je suis tout à fait d'accord aussi lorsque vous affirmez que la figure du père, comme l'au moins un non soumis à la fonction de la castration, apparaît comme étant un fantasme masculin. Par ailleurs j'ai deux questions à propos de la phrase suivante. Vous dites : l'affirmation « tout sujet est soumis à la castration » est justifiée par la constatation que l'homme est défini par un trait, celui qui entraîne sa soumission à la fonction de castration, la femme étant simplement décrite par l'absence de ce trait.

Ma première question : de quel trait s'agit-il ici ? Comme vous venez de parler dans le paragraphe précédent de la différence sexuelle, on peut penser que vous faites appel à la différence anatomique et donc au pénis. Est-ce que je me trompe de voir là un appui sur l'anatomie, auquel Lacan par ailleurs s'est refusé plus d'une fois ? Et si ce n'est pas le pénis, quel est ce trait qui différencie avec certitude l'homme et la femme ? Il me semble difficile de dire que c'est le phallus, puisque comme vous le dites

---

<sup>2</sup> M. Safouan, *La psychanalyse. Science, thérapie – et cause*, op. cit., p. 265.

ailleurs, « il fonctionne comme indice d'un manque à être chez le sujet parlant comme tel, quel que soit son sexe<sup>3</sup> ».

Par ailleurs, c'est ma seconde question, la clinique nous indique que certains sujets refusent cet assujettissement à l'ordre phallique, certains sujets disent non à la castration. Je pense au psychotique et dans une certaine mesure au pervers. Ma question est la suivante : où les placeriez-vous dans le schéma lacanien de la sexuation ? Du côté masculin, au niveau de l'exception qui confirme la règle, ou du côté féminin, caractérisé par Lacan de ne pas être tout à fait dans la fonction phallique, pas tout à fait dans la castration ? Je pense à l'idée lacanienne de la psychose comme pousse-à-la-femme, mais on rencontre des femmes psychotiques que la psychose pousse à des identifications masculines prononcées. Si Schreber s'identifiait à la femme de Dieu, l'impératrice Charlotte du Mexique s'identifie au Christ et au fils adoptif de Napoléon III.

Du côté féminin à présent, vous affirmez avec Lacan comme point de départ, que la femme se définit par l'absence de ce trait, que l'on ne trouve que chez l'homme. Et par ailleurs vous reprenez avec Lacan que « la représentation de la femme est perdue », et que « décrire la femme, une femme, est une tâche irréalisable ». Mais elle est perdue, pour qui ? Pour Freud certainement, il le dit. Pour Lacan, reprenant Freud, sans doute aussi. Mais, en faisant retour à l'observation — clinique dirai-je, ou plus large — lorsqu'on demande aujourd'hui à des hommes et des femmes tout venant de décrire ce que c'est que le masculin et ce que c'est que le féminin, il apparaît plus difficile aujourd'hui de décrire le masculin que le féminin. Alors est ce que c'est une observation pertinente ou impertinente par rapport à cette affirmation freudienne et lacanienne que décrire la femme est une tâche irréalisable ? Et plus irréalisable que la description de ce qu'est un homme ?

*(Réponses de Moustapha Safouan, à lire sur le site de l'EpSF)*

---

<sup>3</sup> *Ibidem*, p. 182.